

un admirable accord, que le Christ était le plus beau d'entre les fils des hommes.

Saint Jérôme dit, en propres termes, que l'éclat qui brillait sur son visage sacré et la majesté de sa divinité qui rejaillissait sur son humanité, attirèrent sur cet homme-Dieu, dès la première vue, les cœurs de ceux qui avaient le bonheur de le regarder : « Certè fulgor ipse et majestas divinitatis occultor, que etiam in humana facie reducebat, ex-primo ad se evidentes trahere poterat aspectu. »

Cette controverse si curieuse dans l'histoire de l'Eglise et de l'art, assoupie pour un temps, quand des dogmes fondamentaux étaient en grave péril, puis, de nouveau reprise, se prolongea bien avant dans le sixième siècle, époque à laquelle Saint Jean de Damas et le pape Adrien dépeignirent Jésus comme un nouvel Adam, c'est-à-dire, comme le modèle des formes les plus accomplies.

L'autorité du pape Adrien, sa forte influence dans l'Eglise, entraînaient toutes les résistances, toutes les volontés contraires, et, de ce jour, la question se trouva pour jamais irrévocablement fixée dans l'Eglise latine.

Et lorsque, quelques siècles plus tard, certains hideux produits des peintures byzantines essayèrent de pénétrer dans l'Eglise, leur influence ne put tenir contre l'éloquence de Saint Bernard, qui disait, que la merveilleuse beauté du Christ surpassait celle des anges et faisait la joie et l'admiration de ces êtres célestes.

C'est Saint Bernard qui dit encore que les multitudes nombreuses qui suivaient le divin Sauveur, pendant qu'il prêchait dans les villes et les bourgades, demeuraient attachées à sa personne par l'attrait de ses grâces et par la douceur de ses discours, et parce que sa voix était pleine de douceur et sa face environnée de beauté.

« Adhorebant ei affatu pariter et aspectu illius delectati : cuius nimirum vox suavis et facies decora » ; ce qui est imité presque mot pour mot de Saint Jean Chrysostôme, qui dit lui-même que les peuples étaient comme cloués au Sauveur d'une manière très tendre, ne pouvant se lasser de le voir et de l'admirer.

Toutefois, sommes-nous forcés de reconnaître que, malgré l'autorité de Saint Jean Chrysostôme et de Saint Grégoire de Nysse, ces grandes puissances de l'Eglise d'Orient, l'opinion contraire prévalut dans l'Eglise byzantine ; à ce point même que les enfants de Saint Basile, par respect pour leur fondateur, se torturèrent l'imagination pour représenter le Sauveur dans tout l'idéal de la laideur.

Chose bien étrange ! ces mêmes Grecs, les descendants de ceux qui avaient conçu le beau dans toute sa perfection, et qui l'avaient si magnifiquement réalisé dans les œuvres d'art, se font gloire d'être résolument les derniers à dédaigner, à repousser le beau, élevé par l'incarnation du Verbe à sa plus haute puissance.

Malheureusement, ce n'est là que le commencement de cette déviation déplorable, qui finit par faire tomber les Byzantins dans le schisme, et de là dans un abîme de dégradation intellectuelle et morale d'où rien n'a pu les faire sortir, pas même les hautes prescriptions de l'Eglise.

Aussi, voilà pourquoi Rio, cet écrivain si compétent dans les choses de l'art chrétien, nous dit :

« Toutes les fois qu'on rencontre une madone au teint noirâtre, au costume oriental, aux doigts pointus et démesurément allongés, avec un enfant avorté sur les bras, le tout peint dans un style qui ressemble beaucoup à celui des Chinois, ou bien un Christ en croix, qui semblerait copié d'une momie récemment exhumée, si les flots de sang qui coulent de chaque plaie sur un corps verdâtre et déjà cadavéreux, n'annonçaient que la vie n'y est pas encore éteinte ; dans l'un comme dans l'autre de ces deux cas, on ne risque jamais de se tromper, en affirmant que c'est une œuvre conçue ou inspirée par des artistes grecs. »

IV.

Or, c'est à l'ombre de toutes ces puissantes autorités, que nous avons dit nous-même, dans notre article sur deux tableaux de la cathédrale et du séminaire de Québec (page 37 du Journal de l'Instruction Publique), que le Christ était le plus beau des enfants des hommes, et que même, dans sa mort humaine, l'artiste lui devait laisser ce rayonnement calme et doux, qui est la beauté et l'espérance encore, et qui devient ainsi sur le visage de l'homme-Dieu, réfléchissant la victoire sur la mort, le verbe le plus élevé de la pensée et de la poésie.

L'esthétique chrétienne ne donnera jamais d'autres enseignements : elle manquerait autrement à la sublimité de sa mission, aux lois éternelles de l'inspiration et du beau ; elle deviendrait même hérétique à la façon de l'Eglise byzantine, qui, après avoir renié les magnifiques traditions du passé, persiste encore aujourd'hui dans ses folles adorations du faux, du absurde et du laid.

Non, non : le Christ n'est et ne peut être que le type éternel du

beau, même dans l'ordre visible et humain : et quand l'art, qui est la reproduction idéale de la beauté, nous traduit l'homme-Dieu dans sa céleste image, il faut que nous y retrouvions sans cesse les merveilleuses empreintes du sceau divin.

L'art connaît tous ces éblouissants prodiges, et l'admiration des hommes s'attachera éternellement à ces glorieuses pages où Léonard de Vinci, le Pérugin, son immortel disciple Raphaël Sanzio, Le Corrège, le Titien, Paul Veronèse, Rubens, Van Dyck et tant d'autres princes de la peinture, ont exprimé les beautés rayonnantes du Christ vivant, enseignant ou mourant sur la croix, même parmi les inexprimables tortures de sa passion.

E. DE FENOUILLET.

EDUCATION.

PEDAGOGIE.

DE L'EMPLOI DU TEMPS DANS LES ÉCOLES.

Nécessité d'un plan d'études.

(Suite.)

Pourquoi dans l'instruction secondaire y a-t-il en quelque sorte des résultats plus assurés ? Est-ce parce qu'il y aurait plus de savoir chez ceux qui sont chargés de la donner ? Sans aucun doute, les maîtres dans l'enseignement secondaire ont plus de savoir, ils ont fait des études plus longues et plus approfondies, parce que les connaissances qu'ils ont à transmettre sont plus difficiles et plus ardues ; mais s'ils en savent plus que les instituteurs, savent-ils mieux ce qu'ils doivent enseigner ? Est-ce à dire aussi qu'il y aurait plus de zèle et de dévouement chez les premiers ? Nous serions injustes envers les instituteurs si nous nous arrêtons un instant à cette supposition.

A quoi tient donc la différence des résultats qu'on remarque entre l'instruction primaire et l'instruction secondaire ? C'est que dans celle-ci il y a un plan d'études bien arrêté et déterminé depuis longtemps.

On objectera peut-être que ce plan a subi avec le temps bien des modifications différentes. Je ne le nie pas, mais remarquons que ces modifications, malgré l'importance de plusieurs, ne touchent pas au fond des choses. Ce sont des modifications de détail qui n'altèrent pas l'ensemble. Ajoutons qu'à toutes les époques, malgré ces modifications, le plan d'études dans l'instruction secondaire a été nettement circonscrit, bien tracé et surtout bien connu de chacun ; ce plan guide les plus inexpérimentés, ceux qui seraient les plus incapables de s'en faire un.

Dans l'instruction secondaire, l'enseignement est divisé en un nombre de classes déterminées, dont chacune a son rang et son temps assignés, et dans chacune on sait à chaque instant ce qu'on a à faire et quels auteurs on doit étudier. La marche est tellement tracée, l'emploi du temps est si bien fixé, que l'élève qui quitte un collège dans une province, pour suivre sa famille à l'autre bout de la France, retrouve à l'instant les mêmes études, la même répartition des leçons, et presque aux mêmes heures le même emploi du temps. Il n'a pour ainsi dire qu'à faire connaître quelle classe il quitte, et immédiatement il trouve dans le nouveau collège où il entre une place analogue à celle qu'il avait dans le collège d'où il sort. Il n'a changé de condisciples et de professeurs, mais il n'a pas changé d'études. Dès le premier jour il est au courant de ce qu'il doit faire.

Je ne prétends pas diminuer par là le mérite des professeurs, ni donner à croire que le plan soit tout, et qu'il puisse suppléer à l'insuffisance des maîtres. On suit trop que, même avec les meilleurs programmes, il y a des classes très-faibles. Mais sans un plan bien arrêté, qui prévient les divagations et empêche de s'égarer, les classes faibles seraient plus faibles encore. On peut donc dire avec raison que la supériorité incontestable, à beaucoup d'égards, des résultats fournis par l'instruction secondaire tient au bonheur qu'elle